

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Le jeune homme

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 33, Number 6 (198), December 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32034ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1991). Le jeune homme. *Liberté*, 33(6), 82–87.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

---

# RÊVERIE

---

---

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

## LE JEUNE HOMME

Il était une fois un jeune homme de talent qui, par malheur, vivait dans un pays sans talent. Il n'aspirait qu'à la pensée, et il fallait se rendre à l'évidence: autour de lui, pas un cerveau ne sécrétait un atome de cette substance. Le jeune homme rongea donc son frein, attendant l'occasion de partir au delà des mers, à la recherche d'un pays peuplé de sommités. Là, se disait-il, on m'apprendra à penser. Quand je reviendrai, j'enseignerai la pensée à mon peuple.

Quand l'occasion se présenta, le jeune homme s'embarqua. Arrivé au delà des mers, le hasard fit qu'il tomba pile sur un haut lieu de la pensée. La première personne qu'il rencontra fut un compatriote, installé depuis quelque temps et un peu plus avancé que lui. Il lui demanda sans attendre:

— Où pourrais-je trouver un maître à penser?

— Ici même, lui répondit le compatriote, j'ai trouvé le meilleur, dans cette grande maison.

Et il lui montra un bâtiment colossal qui respirait la pensée par de grandes fenêtres. Le jeune homme insista:

— Es-tu bien sûr de ce que tu avances? Quelle preuve as-tu que ce maître est une sommité?

— J'allais justement te fournir une preuve, et décisive, poursuivit joyeusement le compatriote. Écoute! Il y a quelques jours, j'ai téléphoné à ce maître dont je te parle. J'ai eu sa fille au bout du fil. À la réponse de sa fille, j'ai compris qu'il était le maître des maîtres.

— Ah! Et qu'a dit sa fille?

— «Une minute, il est en train de ch...!» J'ai compris à ces mots qu'il devait être un maître immense, pour avoir une fille si nature.

— En effet, dit le jeune homme impressionné, ce doit être un esprit incommensurable. Conduis-moi à lui.

Et le compatriote prit rendez-vous avec le maître pour lui présenter le jeune homme. Devant ce maître à penser, un grand maigre imposant, le jeune homme perdit ses moyens. Pourtant, au moment où il reculait pour s'en aller, la question qu'il avait préparée pendant le voyage lui revint. Il la posa comme dans un rêve:

— Maître, dit-il, que faut-il faire pour devenir un penseur?

La question ne parut pas surprendre le maître. Il laissa tomber avec ennui:

— Lisez mes œuvres complètes. Ensuite, si vous y tenez, on se téléphone.

Le jeune homme s'attendait à des épreuves au-dessus de ses moyens. Il s'exclama:

— C'est tout?

Le maître eut un fin sourire. Il ne dit rien. Et le jeune homme prit congé pour commencer à lire au plus vite.

Il loua une chambre modeste et, dès le lendemain, se procura les traités du maître. Il ouvrit d'abord *L'Homme-machine*, dont son compatriote lui avait dit le plus grand bien. On y parlait en long et en large d'un gros docteur autrichien. En se mordillant l'intérieur des joues, il avait découvert que les Autrichiens étaient des machines. Il y avait aussi un hurluberlu qui criait sur des montagnes. Le gros docteur cherchait ce qui n'allait pas dans la mécanique du montagnard. On se demandait tout le temps s'il arriverait à le réparer. Il essayait de le maintenir couché sur un divan, mais le montagnard se débattait comme un beau diable et hurlait toujours de plus belle. En somme, quoique antagonistes, les deux compères étaient comme cul et che-

mise dans *L'Homme-machine*. On aurait dit qu'ils avaient programmé le livre, que c'étaient eux qui parlaient dans le ventre du maître. S'épaulant l'un l'autre, le gros docteur et le montagnard convinquirent le jeune homme qu'il était une sorte de monstre électrique, mû par des impulsions désordonnées.

— Comme mes compatriotes seraient heureux de savoir cela, se dit-il, eux qui, dans leur naïveté, s'imaginent être si peu!

Il n'avait lu qu'un livre et, déjà, il ne se sentait plus le même. Encouragé par ce progrès, il se lança dans la lecture de *Bipède et vélocipède*. Ce deuxième traité du maître le plongea dans l'émerveillement. Son image de lui-même changea encore. N'était-ce pas le signe qu'il s'élevait dans la pensée? À la fin de *Bipède et vélocipède*, il n'était plus une machine dans un état réparable, comme *L'Homme-machine* le lui avait laissé entendre, mais une vapeur insaisissable, comparable au soupir d'un pneu crevé.

— Rien n'est plus près de la pensée que le soupir léger d'un pneu, se dit-il, je dois certainement approcher du but. Comme mes compatriotes seraient heureux de savoir ce que je suis devenu, eux qui, dans leur naïveté, s'imaginent si importants!

Et le jeune homme ouvrit le troisième et dernier livre du maître, un traité de deux mille pages intitulé *L'Homme gommé*. Arrivé à la dernière ligne, il dut se rendre à l'évidence: le maître lui avait prouvé qu'il n'existait pas, qu'il s'était volatilisé, qu'il n'était rien, pas même une ombre chinoise.

— Voilà un prodige, pensa-t-il. Ce maître est l'esprit le plus incommensurable de tous les temps. Quelle chance j'ai eue de tomber sur lui! Il m'a fait comprendre que là où je suis, il n'y a personne. Comme mes compatriotes seraient heureux de savoir cela! Si je n'existe plus en chair et en os, c'est la preuve que je suis devenu pure pensée. J'aurais donc atteint mon but?

Il décida de retourner dans la maison aux grandes fenêtres pour obtenir confirmation de sa métamorphose. Il se recommanda du premier maître et de son compatriote avancé, et toutes les portes des bureaux s'ouvrirent. Il y avait des livres partout, jusqu'au plafond très élevé et, entre les livres, des maîtres en quantité. Chose curieuse, il sembla au jeune homme que ces livres innombrables étaient tous des copies du même. On lui dit que l'auteur de *Bipède et vélocipède* était absent. Il franchit donc la première porte qui se présenta et se trouva devant un maître d'un autre genre, plus petit. Il avait tout de même un foulard joliment noué et sentait bon. Il faisait bouger ses longs doigts et les regardait avec attendrissement. Le jeune homme fut moins impressionné par ce maître que par le précédent. Décidant néanmoins de lui faire confiance, il demanda :

— Maître, croyez-vous vraiment que je ne sois plus rien que de la pensée?

L'autre le fixa longuement et sérieusement.

— Je n'en suis pas si sûr, dit-il enfin. Avez-vous lu mes œuvres complètes?

— Oui, maître, mentit le jeune homme, d'un bout à l'autre.

Le maître parut rassuré. Il ajouta cependant :

— Pour plus de certitude, lisez Pierre Loti.

Le jeune homme remercia le maître et se retira. Il ne savait pas qui était Pierre Loti. De retour dans sa chambre, il réfléchit et, à force de réfléchir, tout s'éclaira.

— Pardi, se dit-il, pour m'éprouver, le maître m'a conseillé de lire un auteur qui n'existe pas. Quelle manière élégante de me dire que j'ai atteint mon but! J'en suis sûr maintenant! Je suis entièrement idée, pensée au rayonnement imparable! Je n'ai plus besoin de lire que des livres qui n'existent pas!

Il retourna vite à la maison aux grandes fenêtres et demanda à voir les deux maîtres, l'auteur de *Bipède et vélocipède* et celui qui avait inventé le nom de Pierre Loti. En

arpentant les corridors, il jeta des coups d'œil dans les bureaux, et il eut l'impression curieuse qu'on avait changé tous les livres, que c'étaient toujours des copies du même, mais d'un autre, différent de la fois précédente. Quand il fut devant les deux maîtres, il leur expliqua avec fierté qu'il avait déjoué le piège de Pierre Loti. Maintenant, il était sûr de penser. En conséquence, ils devaient lui remettre un diplôme de penseur sans délai. Le deuxième maître sortit d'un tiroir un parchemin et des tampons. Le document, préparé au nom du jeune homme, indiquait en lettres gothiques qu'il était bel et bien diplômé en pensée d'au delà des mers. L'auteur de *L'Homme gommé* tamponna vigoureusement le parchemin, qui fut ensuite dûment signé.

— C'est tant, fit le petit maître.

Le jeune homme blêmit. Il n'avait pas la somme demandée. Le plus grand s'esclaffa et dit:

— Un dernier mot! À l'avenir, n'oubliez pas que vous n'êtes que pensée, carambolage et arabesque d'idées! Vous n'existez plus en chair et en os, et les questions d'argent non plus.

Le jeune homme comprit que les sommités avaient encore voulu l'éprouver. Sur quoi, le parchemin en poche, il s'en alla rayonnant.

Pendant qu'il lisait les œuvres du maître, le jeune homme avait fait la connaissance du facteur qui lui apportait des lettres du pays.

— Ce facteur doit être subtil, avait-il pensé: il s'est doté d'un physique aérodynamique pour finir sa tournée plus vite:

Au retour de la maison aux grandes fenêtres, il eut l'idée d'essayer sur cet homme le pouvoir de sa pensée. Il s'arrangea pour engager la conversation avec lui et, tous les jours, il lui cita *L'Homme-machine*, *Bipède et vélocipède* et *L'Homme gommé*. Arriva ce qui devait arriver: le facteur passa de moins en moins souvent, puis plus du tout.

---

— Je l'ai vraiment effacé, conclut le jeune homme jubilant, ma pensée fonctionne à plein régime.

Et, quelques jours plus tard, il reprit la mer vers son pays.